

## Rescapés de la maison des morts

Ann Charney, *Dobtyd*, traduit de l'anglais par Paule Pierre, Montréal, VLB, 1993, 206 p., 16,95 \$.

Matt Cohen, *Les mémoires barbelées*, traduit de l'anglais par Daniel Poliquin, Montréal, Quinze, 1993, 234 p., 19,95 \$.

Francine Bordeleau

Number 73, Spring 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38088ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bordeleau, F. (1994). Review of [Rescapés de la maison des morts / Ann Charney, *Dobtyd*, traduit de l'anglais par Paule Pierre, Montréal, VLB, 1993, 206 p., 16,95 \$. / Matt Cohen, *Les mémoires barbelées*, traduit de l'anglais par Daniel Poliquin, Montréal, Quinze, 1993, 234 p., 19,95 \$.] *Lettres québécoises*, (73), 21–22.

# Rescapés de la maison des morts

Lire l'horreur des camps est toujours bouleversant.  
Même cinquante ans après. Tout cela, du reste, est-il bien fini ?

TRADUCTION  
Francine Bordeleau

**P**EU DE CANADIENS ONT ÉCRIT sur l'Holocauste. C'est compréhensible : il fut implicitement décrété que la matière, délicate, appartenait aux Juifs et à l'Europe. Que les premiers témoignent, que la seconde se repente : là est leur rôle dans l'affaire. Ce riche creuset existentiel, nourri d'horreur, de folie, de haine, d'amour, de pardon, de culpabilité, d'exaltation, n'est d'ailleurs pas de compétence canadienne. Cette histoire-là nous est restée étrangère — simple constat dont on n'a pas à se vanter.

Mais Ann Charney et Matt Cohen, deux écrivains canadiens, nous convient de nouveau à cette histoire connue, désormais élément fondateur du peuple juif. Deux nouveaux livres qui s'ajoutent à tant de récits souvent admirables. Besoin d'exorcisme ?

## Le fantôme d'Anne Frank

Chez Ann Charney, peut-être. Elle est née en Pologne, en même temps que la guerre. Le récit commence en 1944; la narratrice a cinq ans. L'armée soviétique avance, péniblement mais inlassablement, à travers la Pologne; et découvre dans une grange quelques adultes et une enfant. C'est là, dans un lieu qui ne permettait pas aux adultes la station debout, qu'avec sa mère et sa tante — entre autres personnes, l'enfant a passé deux années de guerre.

La famille est dans un premier temps reconduite à Dobryd, la ville natale de la mère. L'enfant doit se réhabituer au monde. Ce qui l'occupe d'abord, c'est le monde extérieur, immédiat : manger de la bonne nourriture, coucher dans un vrai lit, voir le jour, sentir, marcher, être libre d'aller et venir... Puis elle est confrontée au temps :

*En quelques mois, insensiblement, au travers d'histoires différentes et souvent sans relation entre elles, je pris conscience de l'existence d'un monde lointain, un monde qui avait disparu avant ma naissance. [...] Déjà à cet âge précoce, j'étais contrariée par cet autre monde qui revenait pour se moquer du mien. [...] Je me suis toujours fait l'effet d'être une intruse dans chacun de ces mondes — un imposteur condamné à l'exil perpétuel.*

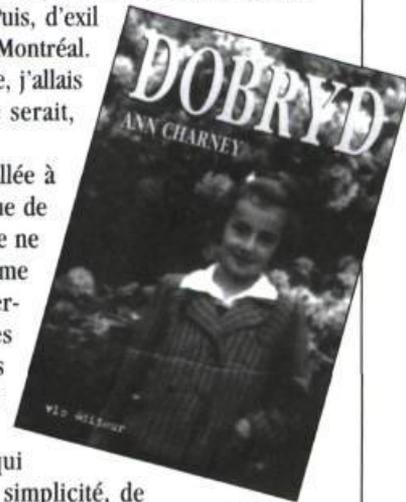
C'est ainsi, à travers les histoires des autres — une amie de sa mère, un garçon du village... —, que l'enfant, d'abord sans repère aucun, se construit une mémoire, des souvenirs. Se précisent alors, par petites touches, la trame familiale, le passé. Puis, d'exil en exil, la petite fille se retrouvera à Montréal. « Quelque part, au milieu de ce paysage, j'allais commencer une nouvelle vie... Et ce serait, peut-être, la fin de notre long voyage. »

L'écriture d'Ann Charney est dépouillée à l'extrême : c'est toujours le point de vue de l'enfant qui nous est donné, et l'auteure ne l'oublie pas. Mais si le récit en lui-même est émouvant à souhait, voire bouleversant — les camps, où ont abouti des Juifs amis de la famille, sont peuplés d'êtres d'une infinie grandeur qui ont écrit l'Histoire à même leur mort —, il y a, pourrait-on dire, vice en ce qui concerne la forme : ce parti pris de simplicité, de sobriété nous dit trop, justement, que c'est l'enfant qui parle. Mais contrairement à Anne Frank dans son *Journal*, que ce livre rappelle immanquablement — à cause, notamment, de la famille cachée dans le grenier d'une maison —, l'enfant parle *après-coup* — non pas *sur-le-coup* —, sa voix est l'effet d'un artifice stylistique; aussi finit-on par ressentir un certain agacement à cette écriture dont la structure même évoque l'enfant. Au fond, tout comme le *Journal* d'Anne Frank, *Dobryd*, originellement paru en 1973, serait à mettre dans la catégorie des (très bons) livres pour adolescents.

## Les obsessions du siècle

D'une tout autre mouture sont *Les mémoires barbelées*, de Matt Cohen. Il faut oublier le titre, consternant, rédhibitoire, mal choisi en un mot — par l'auteur, le traducteur ou l'éditeur ? —, et se laisser porter par la force de cette histoire passionnée.

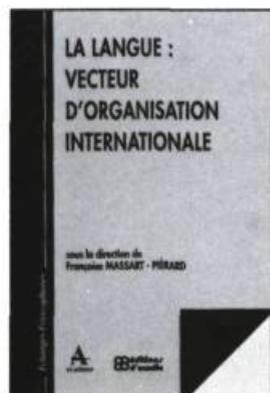
Encore plus que dans *Dobryd*, la famille du narrateur des *Mémoires*



# Nouvelles parutions !

## La langue : vecteur d'organisation internationale

sous la direction de Françoise Massart-Piérard



Quels objectifs poursuit la Francophonie ? Que représente-t-elle aujourd'hui ? Quelles sont les contradictions que peut générer une telle communauté de langue, dont une des moindres n'est pas la dialectique entre les dimensions culturelles et technico-économique ? C'est de l'étude de ces perceptions et contradictions qu'apparaîtront les véritables enjeux de la Francophonie de demain et aussi la fonction de la langue en tant que vecteur d'organisation internationale.

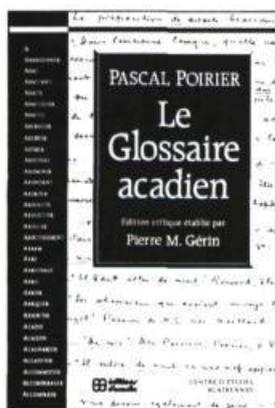
194 p.

Prix : 24,95 \$

ISBN : 2-7600-0248-9

## Le Glossaire acadien de Pascal Poirier

édition critique préparée par Pierre M. Gérin



Pascal Poirier a écrit de nombreuses études sur l'histoire de l'Acadie et sur le parler franco-acadien, dont *Le Glossaire acadien*. Cette œuvre a été publiée en tranches dans divers recueils et éditions. Pierre-M. Gérin situe ici le *Glossaire* dans la démarche politique, littéraire et linguistique de Pascal Poirier. Avec la parution de l'édition critique du *Glossaire acadien*, la version complète de l'œuvre maîtresse de Pascal Poirier se trouve réunie en un seul volume.

512 p.

Prix : 34,95 \$

ISBN : 2-7600-0245-4

**édition  
d'Acadie**

Casier postal 885 Moncton, N.-B. F1C 8N8

Telephone (506)857-8490 Telecopieur (506)855-3130

*barbelées* est marquée par la guerre. Par la guerre, et les camps. Car Mélanie, la mère, fut, lorsqu'elle était enfant, internée dans le camp de Drancy, près de Paris. Drancy, c'était l'étape juste avant Auschwitz, et là aurait dû normalement échouer Mélanie. Mais elle évitera Auschwitz et survivra, protégée par deux jeunes hommes : le Britannique Christopher Lewis et Jacob Bronski. Bien après la guerre, alors qu'elle-même est dans un équilibre psychique précaire, Mélanie accueillera, au Canada, Bronski devenu un vieillard, Bronski qui aura été interné dans un «hôpital» soviétique avant d'être proclamé héros de la dissidence.

Mélanie, Christopher et Jacob contiennent et représentent toute la folie du siècle : folie nazie, folie soviétique, folie totalitaire, en somme. Que de talent et d'intelligence ici à l'œuvre ! Ces personnages archétypaux — au sens fort du terme — incarnent une sorte d'absolu de l'amour, de l'amitié, de la passion, du devoir, et les jeux complexes qui s'établissent entre eux. En même temps, Cohen parvient à doter son déconcertant trio d'une extraordinaire intensité dramatique ; et Mélanie est de ces femmes fortes, remarquables que l'on rencontre peu souvent dans la fiction.

Témoignage ? Si l'on veut. Pourtant, le propos des *Mémoires barbelées* est ailleurs. Certes, il y a les camps et l'horreur. Mais on dirait un décor choisi par Cohen à cause de ce qu'il recèle d'extrême, de significances lourdes. Voilà, il n'y a rien de plus, il n'y a pas plus riche creuset existentiel; voyons maintenant ce que l'écrivain, à partir de cette réalité-limite, trouvera à proposer sur son siècle, sur l'être, semble dire Cohen. La question autobiographique est secondaire, inutile même.

Télescopes du passé : on n'oublie rien. Mélanie comptabilise les morts dans un cahier. Une «arithmétique de la souffrance» à laquelle son fils — le narrateur — n'a jamais compris grand-chose. À vrai dire les chiffres ne l'intéressent pas. Les femmes, par contre... Pareil à son père, le distingué professeur d'histoire David Winters qui trouvait dans son université tout un contingent d'étudiantes et autres filles énamourées. Mélanie en avait assez, partait. Séparations, réconciliations : «Benjamin, je suis heureux de t'annoncer que tes parents ont une fois de plus renoué leurs liens conjugaux», finissait par annoncer le père.

L'humour, on le voit, n'est jamais absent de ce roman, sans doute l'un des plus forts de Matt Cohen. De quoi s'agit-il encore ? D'un roman sur la condition humaine, tout simplement.



Matt  
Cohen